

N° 101
1^{er} Octobre
- 1923 -
Abonnements
France et Belgique
1 an 24 fr.
6 mois 12 fr.
Étr. : 34 fr.

cinéa

3^{me} ANNÉE
UN franc
Remboursé
par notre
BON GRATUIT

RÉSULTATS DU CONCOURS

BI-MENSUEL
Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois
Publications François TEDESCO
39, Boul. Raspail (Tél.: Ségur 41-57)

LES LAURÉATS

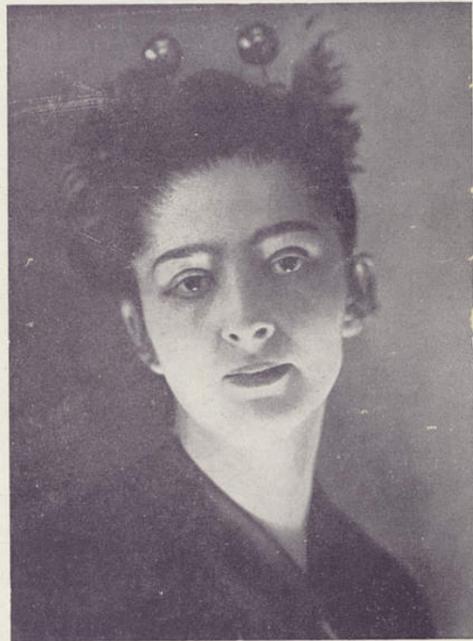


Mlle VENERA ALEXANDRESCO-VAÏLA
la jeune tragédienne, élève de PAUL MOUNET, qui nous quitte incessamment pour l'Amérique
et dont l'expressive sensibilité est un gage de succès assuré.

RÉSULTATS du CONCOURS DE PHOTOGÉNIE



M. Jacques HÉLIO PH. SOBOL



Mlle Nana de HERRERA



M. Jean RAYLE



Mlle Graziella da PERRAY PH. SOBOL



Mlle Paulette SMILE PH. ISABEV

Nous offrons nos numéros spéciaux les Sports et le Cinéma à tout souscripteur d'un abonnement.

RENVOYEZ NOUS CECI!

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'inscrire à votre service d'abonnement pour la durée de TROIS MOIS (6 fr.), SIX MOIS (12 fr.), UN AN (24 fr.)*

Ci-joint 6, 12, ou 24 FRANCS* en mandat ou en timbres pour le prix de cet abonnement

*Biffer les mentions inutile.

SIGNATURE

NOM :

ADRESSE COMPLÈTE :

A retourner à M. l'Administrateur de CINÉA, PUBLICATIONS FRANÇOIS TEDESCO, 39, Bd Raspail, PARIS

VOIR AU DOS

Supplément au N° 100 de CINÉA.

BON DU CONCOURS

Veillez trouver ci-inclus mon envoi photographique pour le Concours du Décor Naturel.

Nota - Chaque photo devra porter un Bon.

A DÉTACHER

Les Cadeaux de CINÉA

Nous vous offrons, en remboursement de ce numéro, un des portraits artistiques suivants, représentant les vedettes les plus aimées de l'écran.

RAQUEL MELLÉR	DOUGLAS FAIRBANKS	PAULINE FREDERICK
EMMY LYNN	NORMA TALMADGE	SUZANNE DESPRÉS
BETTY BLYTHE	SESSUE HAYAKAWA	ALMA TAYLOR
VANNI MARCOUX	NAZIMOVA	IRÈNE CASTLE
MAE MURRAY	WILLIAM S. HART	ANDRÉ NOX
BETTY COMPSON	SIGNORET	SÉVERIN-MARS
ÈVE FRANCIS		CAROL DEMSTER
PAULINE PO		

Il vous suffit, pour profiter de ce cadeau, de remplir le bon-prime ci-contre et de nous retourner ce bulletin, en stipulant le portrait que vous désirez. (Ajouter 0.50 centimes pour frais de port et de manutention.)

Dépêchez-vous, ces portraits seront bientôt épuisés.

Le Cadeau de CINÉA

BON GRATUIT

à retourner aux
Publications François Tedesco
SERVICE DES PRIMES DE CINÉA
38, Boulevard Raspail, PARIS
accompagné de 0 fr. 50 en timbres pour frais de manutention et poste.

Veuillez m'envoyer le portrait de

de votre collection artistique.

N° _____

Adresse complète _____

Voir la description de nos portraits artistiques dans ce n°.

Ce BON est valable pendant un mois après la réception du Journal.

Joindre à ce bon 0,50 en timbres pour frais de poste et de manutention.



PH. PIERRE PETIT M. René Cantin de PRÉVILLE



M. MARANNES

Voici les dix Lauréats
de notre Concours
élus par les voix
de nos Lecteurs.



PH. SABOURIN
Mlle Gaby BRUN

Voir à la page suivante
les détails
sur les résultats
de notre Concours.



Mlle Ira
BELIANKINE



Mlle Hélène
de CEULENNER

LES RÉSULTATS DE NOTRE CONCOURS DE PHOTOGÉNIE

Nous publions dans ce numéro les photographies des heureux concurrents qui ont obtenu le maximum de voix à notre Concours de Photogénie. Voici leurs noms :

MM. JEAN RAYLE	401 voix
CANTIN DE PREVILLE	270 —
MARANNES	246 —
JACQUES HÉLIO	110 —
Mlles PAULETTE SMILE	339 voix
GABY BRUN	255 —
NANA DE HERRERA	238 —
HELENE DE CEULFNEER	152 —
GRAZIELLA DU PERRY	120 —
IRA BELANKINE	70 —

Dans un délai très proche nous écrirons à nos aimables gagnants et les prions de se rendre à notre invitation afin de consacrer par le film leurs qualités photogéniques.

Nous adressons à ceux et celles que le sort a désigné nos sincères félicitations. Mais nous voulons aussi rappeler aux autres, moins heureux, que *Cinéma* ne les oubliera pas et que leurs noms, ainsi que ceux des concurrents non classés par le jury, restent inscrits sur nos livres, à toutes fins utiles. LA DIRECTION.

TOUT VOTRE AVENIR DÉVOILÉ par l'HOROSCOPE
Envoyez date de naissance et 5 fr.
Mme ROBERT, 68, bd Auguste-Blanqui, Paris, 13^e

MARIAGES RICHES ET TOUTES RELATIONS
Renseignements contre présent BON et timbre
"FAMILIA", 74, rue de Sèvres, Paris, 7^e
Bureaux ouverts de 2 à 7 heures (semaine).

Madame, ONDULA Opsina EAU
Merveilleuse
PRISE, ondule et gonfle la chevelure en 5 minutes pour 8 jours. Flacon 7.70 (co mandat ou tim. contre remb. 1 f. 50 en plus, A. OPSINA, 9, r de Navarre, Paris

FOURRURES
RÉPARATIONS - TRANSFORMATIONS
Maison de confiance
54, rue des Martyrs (en appart.) Trudaine 17-53

MAISONS RECOMMANDÉES

UN EXCELLENT DINER
UN CONCERT CLASSIQUE
UN SPECTACLE
ET DANSER !...

Le tout pour le prix d'un fauteuil au théâtre :
c'est le

"ROMANO"

Déjeuner 17 f. Dîner 20 fr. — 14, R. Caumartin

RESTAURANT JEAN

American Bar
20, rue Daunou, 20
Sa cuisine et ses spécialités anglaises
Retenir sa table :- Central 94-09

GUIDE PRATIQUE DES SPECTATEURS

Programmes du 28 Septembre au 4 Octobre :

Nous vous recommandons de voir : **Vous pouvez encore voir :**



Le chien policier VIVAX

Eric von Stroheim
et **Dolly Hugues**
dans **Folies de Femmes**
Drame passionnel
Au Lutetia, 31, avenue de Wagram.

Irène Rich
dans
Avec les Loups
Comédie dramatique avec le chien Vivax
Au Demours-Palace, 7, rue Demours.
Au Mozart-Palace, 49, rue d'Auteuil.
Au Royal, 33, avenue de Wagram.
Au Capitole, place de la Chapelle.
A l'Omnia-Pathé, 5, Bd Montmartre.

Léon Mathot
dans
L'Auberge Rouge
Au Demours-Palace, 7, rue Demours.
Au Mozart-Palace, 49, rue d'Auteuil.
Au Chantecler, 76, avenue de Clichy.
Au Pathé-Temple, 77, r. du Faubourg-du-Temple.
A l'Omnia-Pathé, 5, Bd Montmartre.
Au Marcadet-Palace, 110, r. Marcadet.

Au Cœur de l'Afrique Sauvage
Au Cinéma du Pavillon, 32, rue Louis-le-Grand.

Du 5 au 11 Octobre :
La Prisonnière
Drame sensationnel
Au Mozart-Palace, 7, rue Demours.
Au Demours-Palace, 49, rue d'Auteuil.



ERIC VON STROHEIM *Armée.*



REGINALD DENNY, créateur de *Kid Roberts*

Sessue Hayakawa
dans
Le Serment
Au Maillot-Palace,
av. de la Grande-Armée.

Reginald Denny
dans
Un Derby Sensationnel
Au Maillot-Palace,
av. de la Grande-Armée.

France Dhélia
dans
L'Insigne Mystérieux
D'après le récit de G. Lenôtre
Au Belleville, 23, rue de Belleville.
Au Cinéma Récamier, 3, rue Récamier.
et dans
La Sultane de l'Amour
Au Monge-Palace, 34, rue Monge.
Au Grenelle-Pathé, 122, r. du Théâtre.
Au Mésange, 3, rue d'Arras.
Au Vanves, 53, rue de Vanves.
Au Cinéma Récamier, 3, rue Récamier.

cinéma

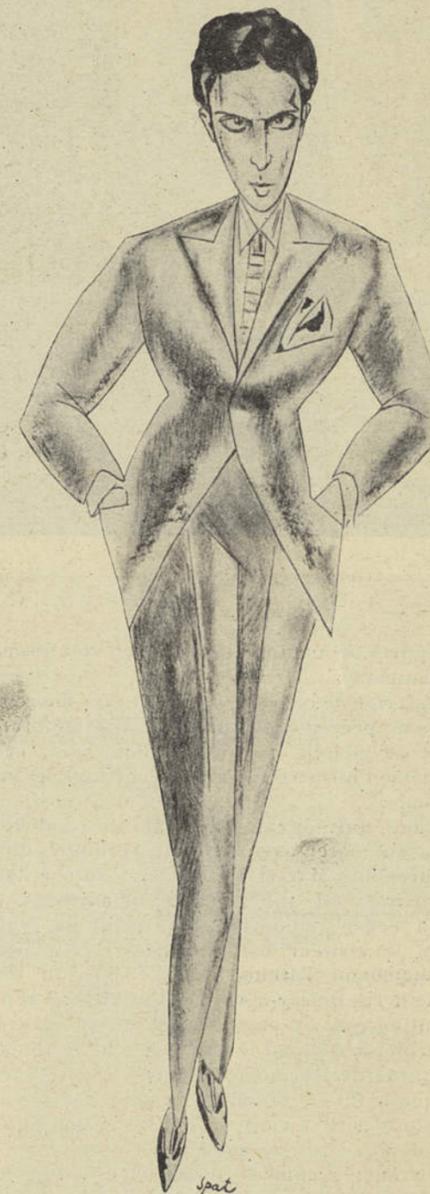
5

A propos des Entretiens Cinématographiques d'André Lang

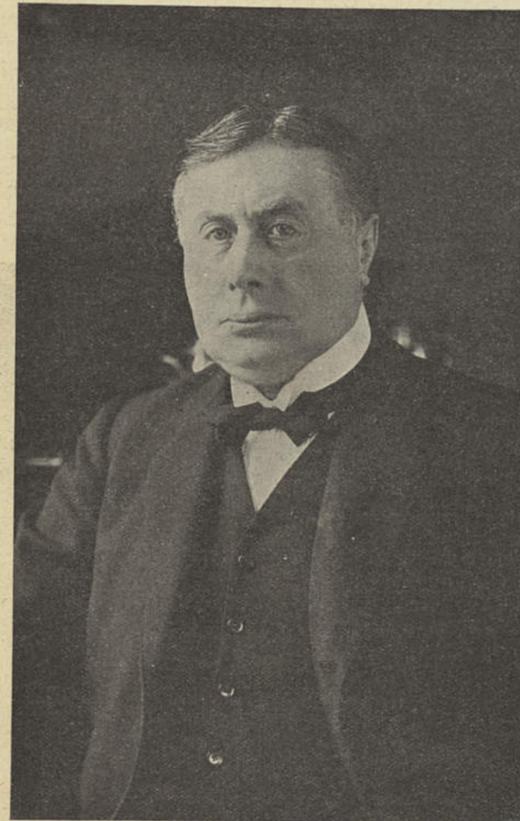
QUESTIONS RESTÉES OUVERTES

Le Cinéma, art prestigieux, auquel un nombre grandissant de jeunes esprits donnent tant de travail et de foi, le Cinéma approcherait-il du jour où l'intelligence française lui accordera ses lettres de noblesse? Il semble, de toutes manières, qu'un certain intérêt s'éveille de droite et de gauche. Des Revues nettement intellectuelles n'ignorent plus que l'on montre à l'écran autre chose, — parfois — que des drames policiers et des documentaires. Enfin, cet été, *La Revue Hebdomadaire* a donné courageusement le signal en ouvrant ses pages aux Entretiens Cinématographiques d'André Lang.

On sait que cette enquête, aujourd'hui célèbre, a fait couler beaucoup d'encre. Ce n'était pas en vain que l'on pouvait interroger des hommes tels qu'André Antoine, Louis Delluc, Marcel L'Herbier, Jacques de Baroncelli, Henri Diamant-Berger, Abel Gance. Il fallait bien que chacun d'eux s'en émut, souvent à juste titre. L'opinion d'un cinéaste s'oppose parfois à celle d'un autre cinéaste. Notre désir n'est pas de revenir ici sur les discussions qui s'ensuivent. Nous avons, au contraire, à dessein, laissé passer le bruit de la bataille. Mais il nous semble que tant de réponses données n'ont pas été sans ouvrir quelques questions importantes, d'ailleurs



MARCEL L'HERBIER
vu par notre collaborateur SPAT.



ANDRÉ ANTOINE

PH. MANUEL

nullement nouvelles. Ce sont celles-là que nous voudrions remuer.

On se souvient que l'auteur de *L'Arlésienne*, dans une ardente conversation, prononça de violentes confidences qui ne furent pas sans nous émouvoir, quant aux choses que nous savions déjà, surtout quant à celles qui nous paraissaient injustes. Mais tout cela, sans doute, ne nous



GABRIEL DE GRAVONE (Elie), SÉVERIN-MARS (Sisif) et IVY CLOSE dans *La Roue*, d'Abel Gance.

PH. PATHÉ

eut rien appris de neuf, si Antoine n'avait prononcé une fière sentence :

« On ne fait rien de bien sans ordre et sans fièvre ».

Du moins un précepte de haute valeur était à retenir, en sortant de la jolie maison du Pont-Neuf, et l'on pourrait même l'inscrire en exergue sur tous les scénarios du monde.

André Lang, qui connaît bien l'art de cambrioleur-amateur, a su forcer avec habileté l'intimité directoriale du bureau de Marcel L'Herbier. L'auteur de *Don Juan* y apparaît tel que nous le connaissons, assis devant son écran miniature. Le détail du fauteuil-gouffre, où le visiteur est vite désarmé, achève de rendre exactement l'atmosphère délicate du rez-de-chaussée de la rue Boissy-d'Anglas. Ce que nous apprend la conversation qui s'y engagea est intéressant : comment L'Herbier « comprit le cinéma » à la Section Cinématographique de l'Armée; comment il eut l'idée du *Torrent*; quelle fut sa première déception en voyant à l'écran un tout petit torrent et un très grand Signoret, alors que dans sa pensée conceptive, le premier rôle était au torrent; comment il résolut d'attaquer lui-même la difficulté, de se jeter dans la bataille. On y retrouve aussi les escamotages de *Don Juan* pour regretter une fois de plus ces deux scènes tronquées, la montée (contrariée par Wagner) de Don Juan vers le château de Faust; la scène des Enfers « où Don Juan, qui n'a péché que par amour, s'en tire avec au cœur une blessure insignifiante, tandis que Faust voit son front saigner éternellement pour avoir péché par ambition d'esprit. »

Nous regrettons seulement qu'André Lang, qui était armé des pouvoirs discrétionnels de l'enquêteur, n'ait pas poussé l'effraction plus loin. Le récit de sa visite,



ABEL GANCE

cependant, comprend un préambule qui n'ignore rien du problème posé. Il ne s'agit de rien moins, en effet, que de la dualité du cinéma, art populaire et art d'élite. A ce sujet, André Lang nous donne son propre avis et ne doute pas que le cinéma nous enrichisse un jour d'émotions « au moins égales à celles que nous apportent un Corot, un Renoir, un Chopin, un Debussy, un Pierre Louys, un André Gide... » Nous en acceptons l'augure, mais nous eussions aimé que Marcel L'Herbier, qui est l'un des principaux artisans du cinéma de l'élite, fut interrogé sur ce point capital.



SÉVERIN-MARS dans les dernières phases de *La Roue*. PH. PATHÉ

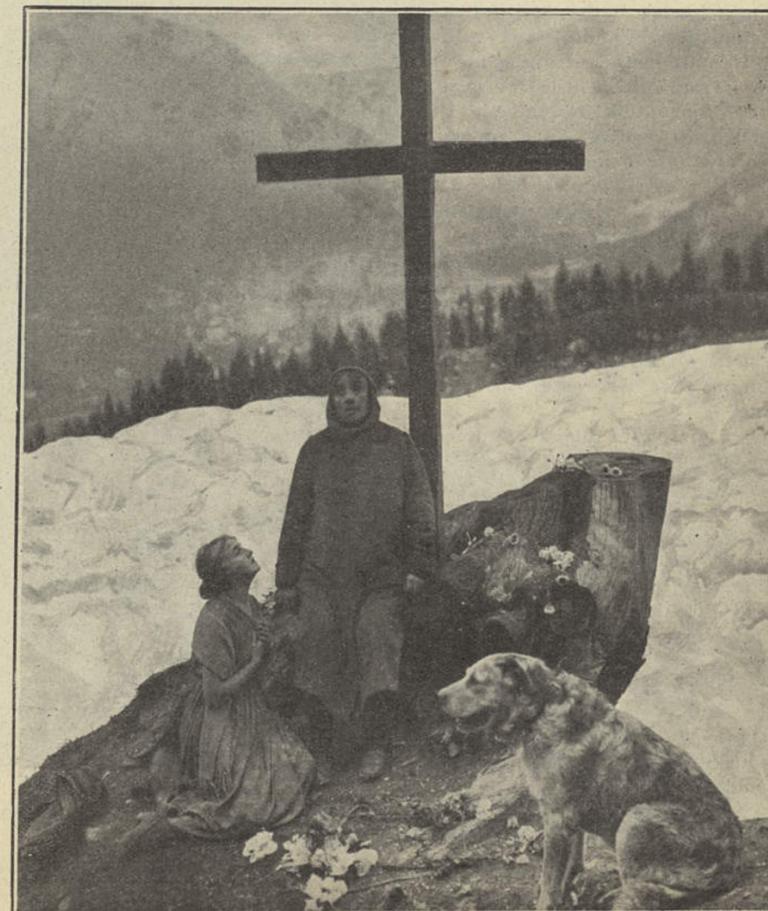
Comment évoluera le cinéma d'aujourd'hui, qui ne possède encore, à notre connaissance, aucune directive? Le cinéma de l'élite trouvera-t-il place résolument à côté du cinéma populaire? Pourra-t-il vivre par lui-même, dans ses propres salles, avec son propre capital, raisonnablement rémunéré? Les efforts grandioses d'un L'Herbier nous mènent-ils à ce schisme courageux, à la séparation d'un art bien déterminé digne des esprits les plus cultivés, et d'une production populaire réservée à la foule internationale? Quels sont les espoirs du jeune maître à ce sujet? Son œuvre s'efforce-t-elle d'aboutir à ce résultat révolutionnaire, ou bien ne fera-t-elle qu'élever le niveau général, pareille en cela à ces littératures d'avant-garde qui deviennent un jour, classiques? Autant de questions qu'il eut été intéressant d'entendre poser à Marcel L'Herbier, qui n'est pas seulement l'auteur de *Don Juan*, mais aussi le directeur de *Cinégraphic*, firme de production.

Cinéma poussera, sans doute, un jour prochain, l'indiscrétion professionnelle jusque-là.

Louis Delluc, sur ce point d'importance, a laissé voir clairement son opinion. Le film de qualité, tel qu'*El Dorado* ou *Fièvre*, remporte un succès incontestable à l'étranger. Il devrait donc, en France, être poussé par tous les moyens, afin de l'affir-

mir solidement sur le marché. Delluc indique même un moyen simple d'aboutir rapidement au résultat cherché. Il suffirait de dire à l'exploitant : « Oui, voici dix semaines de *Tao*, mais vous prendrez un *El Dorado* ou un *Fièvre* ». C'est le contraire qui se produit à présent. La bonne marchandise française est chassée par la mauvaise. C'est d'autant plus grave que le public, qui paye et qui est le maître de la situation, veut la bonne. La France s'imposera sur le marché mondial par la valeur de ses films. Nulle autre considération ne prévaut celle-là. C'est notre cinéma d'élite qui, un jour, sera international.

Après avoir consulté M. Aubert et M. Charles Pathé, dont la formidable usine de la rue des Vignerons lui a laissé une si forte impression, M. André Lang a découvert que l'argent était le nerf du cinéma et que « le cinéma serait peut-être un jour, un art, mais qu'il ne cessera jamais d'être une industrie. » Les nécessités financières lui appaurent alors. Il est impossible au génie de créer une œuvre cinématographique sans engager une petite fortune. C'est ce qui rend la question particulièrement délicate. Il ne s'agit plus d'un poète qui veut publier ses vers, ni d'un peintre qui désire vendre ses tableaux. La situation réciproque de l'auteur de films et de l'éditeur ressemble bien plutôt



SÉVERIN-MARS et IVY CLOSE au pied du calvaire élevé par Sisif à l'endroit où son fils Elie est tombé dans l'abîme.

PH. PATHÉ



Notre collaborateur SPAT vient de terminer la statuette de LOUIS DELLUC

à celle de l'inventeur d'un brevet et de l'industriel qui l'exploite. Hélas ! sur les relations de l'un et de l'autre, nous en sommes toujours au même point. André Lang ne s'étonne pas qu'un Charles Pathé, qui fabrique d'excellente pellicule, désire conserver la haute main sur toutes les opérations que subissent le film, y compris l'impression des images. Cela reviendrait à dire, dans un autre domaine, que le marchand de papier devrait avoir la surveillance de la Presse. Non, il ne suffit pas, comme le suggère M. Lang, que les rois du cinématographe ne restent pas hostiles à la voix du bon sens ! Il faut que plusieurs intelligences jeunes s'entendent et créent quelque chose de neuf. On ne fera pas le cinéma de demain avec les restes du cinéma d'hier.

On s'en rendra mieux compte encore en parcourant les réponses de M. Louis Feuillade aux questions d'André Lang. Pour le populaire auteur de *Taô*, « Anatole France et Pons du Terrail, une fois mis à l'écran, ce ne sont jamais que des images ». Et ses déclarations sont ornées d'une magistrale erreur psychologique. *Le livre, dit M. Feuillade, s'adresse à l'intelligence, l'écran s'adresse aux yeux, uniquement.* Qu'il nous soit permis d'imaginer un instant l'être humain dont les yeux et les émotions visuelles seraient strictement séparés de l'esprit. D'après l'auteur des

Deux Gamines, il y aurait « un ordre visuel et un ordre spirituel. » A ce compte, la peinture universelle n'aurait jamais atteint le cœur des hommes et le Cinéma, que Delluc a si justement défini, « la peinture en mouvement » ne dépasserait jamais — sauf le cas de génie, prévu par Louis Feuillade — la limite de nos impressions rétiniennes. Il est vrai, que bien des choses s'expliquent, lorsque l'auteur du *Fils du Flibustier* déclare paisiblement : « Nous travaillons dans la fièvre et lorsque nous concevons un scénario, et lorsque nous le réalisons, nous en sommes

contents. »

Il est une autre question restée ouverte : le film doit-il être national ou international ? C'est sur ce point que s'opposent avec énergie les avis d'Abel Gance et de Louis Aubert. Le premier clame avec énergie qu'il cherche la langue universelle, le second prétend qu'en restant bien français « en songeant à nos mœurs, à nos habitudes, à nos livres, nous ga-

gnerons des sympathies, des cœurs à l'étranger ». Cependant qu'Abel Gance prononce cette noble phrase : « Il faut perpétuellement songer que dans une salle peuvent être réunis le Français, l'Espagnol, l'Allemand, l'Anglo-Saxon, le Chinois, le Patagon, et qu'il faut profiter de leur présence pour que ces frères en curiosité puissent se sentir frères par le cœur. Le cinéma, c'est un évangile ». Il nous semble que, de cette parole d'apôtre et de ce conseil d'industriel avisé, on puisse sortir un enseignement durable. Il est incontestable que l'œuvre cinématographique dépend intimement du génie de la race et que l'on ne saurait s'en détacher sans péril. Contrairement à ce que dit clairement M. Charles Pathé : « Il faut écrire des scénarios qui plaisent aux Américains », nous pouvons avouer qu'il faut avant tout chercher à se plaire à soi-même, à son propre génie.

Sans ce principe, Sjöström n'eut pas composé *Les Proscrits*; Wiene n'eut pas imaginé *Le Cabinet du Docteur Caligari*; Griffith n'eut pas songé à *La Rue des Rêves*; Delluc n'eut pas écrit *La Femme de nulle part*; ni L'Herbier n'eut peint les larges fresques de *Don Juan*. Nul cinéma n'est digne de ce nom s'il



Fièvre, de LOUIS DELLUC, avec EVE FRANCIS

n'est inspiré par les meilleures ressources du créateur, lesquelles puisent leur origine dans l'esprit de la race, dans la qualité du sang des ancêtres. Mais, assurément, il convient, d'autre part, de ne pas oublier que l'écran s'adresse au monde entier. Il faut ne pas conter d'histoire d'un caractère étroitement national, il faut chercher l'émotion de tous et ne pas perdre la chance de rapprocher les hommes. Il serait fou d'avoir inventé la langue directe des images pour ne parler qu'à quelques-uns.

Nous ne pouvons conclure cette rapide étude — s'il n'est pas prématuré de donner une conclusion à de simples questions — qu'en affirmant que la volonté de bien faire l'emportera sur les nécessités industrielles et nous fera sortir de la crise présente du film français. Combien de fois avons-nous entendu les directeurs de salles nous dire : qu'on nous donne du bon film, nous le prendrons. Il reste à ce que les directeurs sachent ce qu'est un bon film. Seul le public peut le leur dire. C'est son rôle. Hélas ! il ne pourra le jouer que le jour où de nombreuses salles tiendront longtemps de beaux spectacles dignes de faire subir aux autres cinémas un certain contre coup. La loi de la concurrence est bien notre espoir le plus sérieux. Nous espérons qu'un théâtre du film d'art s'élève bientôt à Paris et que l'exemple soit suivi dans les grandes villes de province. C'est là que l'acheteur avisé, stimulé par le succès parisien, viendra chercher de la bonne marchandise, et c'est ainsi que nos bonnes productions reprendront le chemin de l'étranger qui est encore, pour notre cinéma, celui de la fortune.

JEAN TEDESCO.



MARCEL L'HERBIER (au centre) pendant une prise de vues d'*Eldorado*.



JAQUE CATELAIN dans *Don Juan et Faust* de MARCEL L'HERBIER.



EVE FRANCIS dans la scène finale d'*El Dorado* de MARCEL L'HERBIER

BORIS GODOUNOV, CZAR DE RUSSIE

Pour ses débuts, la jeune société des Films Airell a voulu un coup de maître. Elle y a réussi, puisque son initiative nous vaut un chef-d'œuvre cinématographique dont la puissante et farouche beauté s'impose.

Boris Godounov, czar de Russie, pour lequel Georges d'Esparbès a écrit un éloquent avant-propos, nous restitue la véritable histoire de cet usurpateur, que l'opéra de Moussorgski n'avait fait qu'effleurer, mais surtout ce film extraordinaire situe la tragédie dans son atmosphère réelle, alors que le personnel lyrique de notre Académie nationale de musique ne nous en donna qu'une parodie affadie et inconsistante. Les Russes nous reprochent de ne pas savoir les interpréter. Ils ont raison. Mais ils ne pourront adresser le reproche aux réalisateurs et aux interprètes du *Boris Godounov* cinématographique, qui sont Russes eux-mêmes. Cela se voit et s'apprécie.

La technique de ce film est d'une originalité et d'une audace incomparables. Du commencement à la fin, l'action est emportée dans un tourbillon qui n'exclut pas le rythme. Les sentiments et les passions s'y heurtent non moins violemment que les individus. Seules une maîtrise parfaite de la

mise en scène et une science absolue du découpage pouvaient permettre de réaliser une pareille fresque mouvante en utilisant une telle infinité de détails. Car il n'y a jamais de confusion dans les masses de *Boris Godounov*, et les plans demeurent respectés avec la prédominance toujours assurée aux figures essentielles.

Ces figures ont un relief, une acuité de vie et d'accent dont le théâtre n'offre aucun exemple, si ce n'est

peut-être *Œdipe*. Ces Russes créent vraiment là un style cinématographique, tout en expression et en puissance, qui décuple l'intérêt dramatique de l'action et porte à leur paroxysme les sentiments des personnages. Leur effort pour extérioriser l'insondable de l'âme et exprimer par le geste ce que les mots ne sauraient traduire tient du prodige. Nous avons vu un



Mlle GINA RELLY

C. AIRELL-FILM

peu cela avec Pitoëff, mais ici la scène s'élargit aux limites du monde, et c'est toute la vie qui y bouillonne.

Il y aurait toute une étude à faire de la technique interprétative et décorative de ce film qui est décidément bien russe. En dehors de l'exacte adaptation du décor à l'interprétation, il convient de noter la richesse exceptionnelle des intérieurs. Richesse n'est pas luxe mais splendeur, variété et précision de la décoration, avec une tendance à la simplifica-

tion des touches secondaires qui crée précisément le grand style.

Le décor de l'escalier, avec sa double rangée de flammes est, indépendamment des scènes tragiques qui s'y déroulent, un des plus formidables tableaux qu'on puisse voir à l'écran. C'est une trouvaille de génie.

De même le décor de la prison de Boris flanqué à droite d'un escalier étroit, en plongée, est d'une impressionnante tenue. Il prête aux effets de lumière et les réalisateurs n'y ont pas manqué.

Toutes les salles du palais impérial avec leur décoration slave et leur architecture inspirée du plus pur moscovite sont d'un effet saisissant et grandiose. Une lumière savamment distribuée communique à tous ces décors l'illusion de la couleur, en même temps que les contrastes dont les âmes sont comme imprégnées.

J'ai parlé parallèlement avec intention de l'interprétation et de la décoration de *Boris Godounov*, car l'une et l'autre y sont étroitement solidaires comme le vêtement peut être solidaire avec les formes qu'il épouse.

J'ajouterai que les farouches artistes composant la troupe russe ont accueilli notre charmante Gina Relly dont la grâce très française a un peu de peine à grimacer.

Elle n'en est que plus que charmante, et sa présence donne à l'œuvre filmée un sel particulier qui n'est pas sans agrément.

La société des Films Airell a présenté *Boris Godounov, czar de Russie* avec un goût parfait. Il y eut foule, l'autre jour à l'Artistic, pour applaudir un film dont on peut attendre la plus longue et la plus fructueuse carrière.

EDMOND EPARDAUD.

LES PORTRAITS DE "CINÉA"

MARCELLE PRADOT

M. MARCEL L'HERBIER qui va prochainement reprendre la réalisation de *Résurrection* a signé pour le rôle de la Princesse Missykorchagvine l'engagement de MARCELLE PRADOT, la vedette si applaudie de *Don Juan et Faust, Le Marchand de Plaisirs*, etc.



PHOTO CINÉGRAPHIC

Nulla star moins tapageuse que cette jeune fille qu'on surnomma « l'Infante du Cinéma français ». Elle ne dit guère son parfum préféré ni sa devise.

Mais du moins peut-on, sinon faire ses confidences, publier ce qu'elle installa, si finement, dans la cinématographie : elle fut et reste à peu près notre seule jeune fille. Ce titre de gloire, toute la presse de France le lui reconnut ; et, le jour que la presse d'ailleurs, suisse, anglaise, voire allemande, eut à parler d'elle, ce fut ce même titre et cette même gloire qu'elle lui réserva.

Loin des ingénues piquantes, blondies sous le soleil californien et qui se réincarnèrent parfois dans des actrices françaises qui, ainsi, ne l'étaient plus tout à fait, elle offrit au public la sensibilité, la pudeur et la race d'une vraie jeune fille, et de chez nous, et aussi moderne qu'elle pouvait être. Jeune femme aux émois récents et indécis, dans *le Berceuil* ; — Orpheline secrète, aux audaces d'amazone, dans *le Carnaval des Vérités* ; — bretonne un peu nice aux héroïsmes sereins, dans *l'Homme du Large* ; — dactylo sentimentale dans *Prométhée-banquier* ; — Iliana encore, frêle victime, aristocrate flexible que la fatalité pourchasse jusqu'aux hautes montagnes, dans *El Dorado* — et *Infante*, fille et petite-fille de lignées féodales qui, sous les paniers de satin, la perruque d'argent et les plumes pesantes, ressuscite, avec des passions pieuses et violentes, et avec tant de grâce, une de ces :

« Princesses de sang bleu dont l'âme d'apparat,
Des siècles, au plus pur des castes, macéra... »

dans *Don Juan et Faust* ; — et cette jeune fille enfin, aux hésitations intérieures, aux doux sentiments et aux belles robes dans *le Marchand de Plaisirs*... — que de figures exquises, de visages d'émail, que de pudeur surtout et de vraie jeunesse, toujours racées, toujours touchantes !

Dans un moment que chaque artisan véritable du moving s'efforce à créer, selon sa mesure, en dépit de l'envahissement de la Commercialisation et de la Banalité, le public a senti qu'en applaudissant, dans les salles obscures, Marcelle Pradot, il saluait la réussite du plus subtil effort de vérité gracieuse.

C. T.

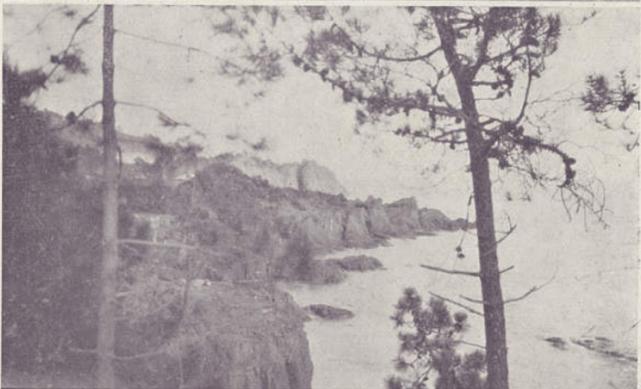
10



11



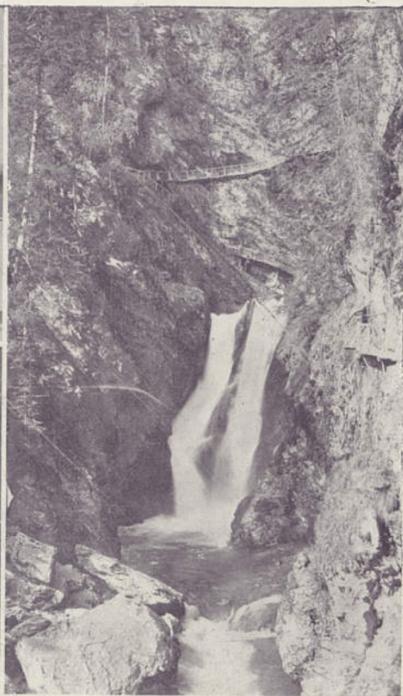
12



13



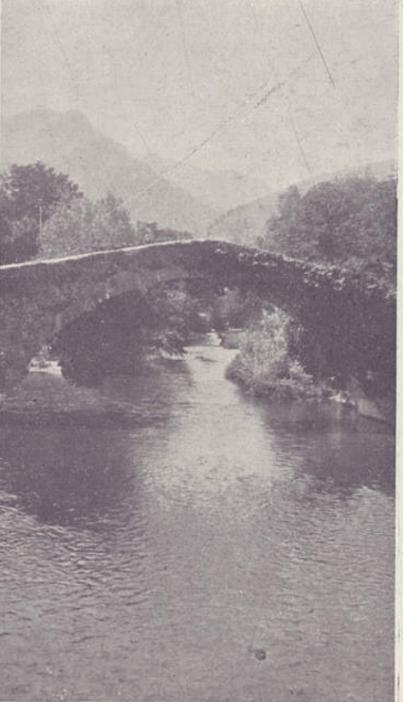
14



2

- 9. *La Lieutenance à Honfleur.*
Envoi de M. J. PAUCHAUD.
- 10. *Petit village de Belz (Morbihan).*
Envoi de RENÉE HAMON.
- 11. *Les Gorges du Doubs.*
Envoi de MME ROYER.

3



NOTRE ENQUÊTE DU DÉCOR NATUREL

Les meilleurs envois
des Lecteurs de "Cinéa"



- 1. *La Tour de l'Hermitage. Domaine du Baron Leillère.*
Envoi de M. PIERRE POTENTIER.
- 2. *Les Gorges de la Dôrsar.*
Envoi de Mlle PÉ MARTIN.



1

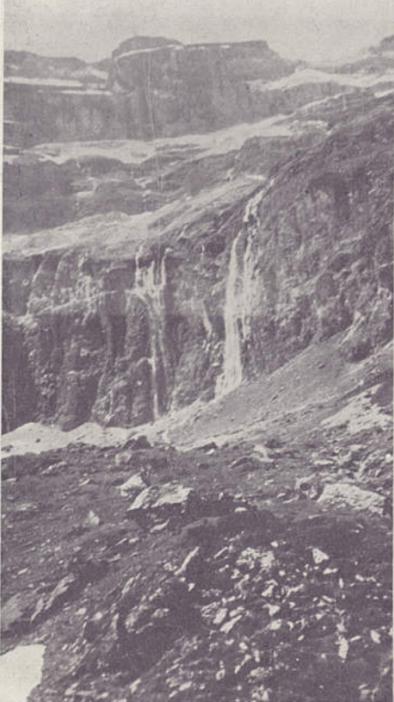
- 3. *Le Pont Romain de St-Étienne de Baïgorry (Basses-Pyrénées)*
Envoi de M. YVES LECOMTE.
- 4. *Le Cirque de Gavarnie.*
Envoi de BERTHE VAN REETH.
- 5. *Le Château Comtal de Carcassonne.*
Envoi de BERTHE VAN REETH.
- 6. *Le Port de Boulogne.*
Envoi de R. BRETONVILLE.
- 7. *Une Rue du Vieux Ténès.*
Envoi de M. GUILLET.
- 8. *Les Arènes de Nîmes un jour de grande Corrida.*
Envoi de Mlle AUGUSTA PAGÈS.



5

- 12. *La Côte d'Azur à Juan-les-Pins.*
Envoi de GERMAINE FUSTER.
- 13. *Les Bords de l'Arb, à Béziers.*
Envoi de MARCEL BERNARD.
- 14. *Le Bourg d'Oisans (Dauphiné).*
Envoi de Mlle YVETTE ADER.

4



6



7



8



9

A Trianon, une scène charmante de *L'Enfant Roi*.

L'ENFANT-ROI

D'après le roman de PIERRE GILLES

Mise en scène de JEAN KEMM

Impressions de présentation

On sait que le Français possède dans ses moindres nuances, le « sens historique », et qu'il est réputé pour savoir « porter le costume » : ce qui revient à dire qu'un bon film où est évoquée notre Histoire est peut-être — plus que tout autre film français — susceptible d'être favorablement accueilli à l'étranger, et, à plus forte raison, chez nous.

Le film historique dont — pour ces raisons — la France devrait avoir la priorité, est, je crois, sur le point de devenir un des genres les plus en faveur auprès de la majorité des fervents de l'écran ; ce n'est que justice pour notre glorieux Passé, et pour l'Art français qui possède ainsi l'un des plus sûrs moyens d'agrandir son prestige à l'étranger. Si le goût du public commence à s'orienter vers le film historique, il faut dire qu'il y est incité par l'effort sérieux et persévérant de nos réalisateurs et par les résultats franchement remarquables obtenus ces temps derniers.

Bien que les débuts furent pénibles — si l'on se souvient des premières adaptations historiques — une étape très importante vient d'être franchie brusquement.

Avec *Buridan*, présenté récemment, il semble qu'on puisse voir enfin et pour la première fois réalisée *L'Atmosphère de vérité*, sans laquelle toute reconstitution n'est malheureusement qu'une... mascarade plus ou moins ridicule. Cette atmosphère, nous la retrouvons plus complètement encore dans *L'Enfant-Roi*, qui vient d'obtenir un succès de présentation, peut-être sans précédent. Il faut dire aussi que rarement on vit réalisation plus soignée dans ses moindres détails, que celle

de ces épisodes douloureux et tragiques de la Révolution. La prestigieuse mise en scène — dont il convient de féliciter M. Jean Kemm et sa collaboratrice de talent, Mme Henriette Kemm — évoque avec un relief saisissant, les heures d'indescriptible angoisse vécues dans le cadre grandiose du Château de Versailles. Et il semble, que c'est réellement une

ombragé où frissonnent les vieux arbres séculaires au passage des insouciantes marquises, et ces sombres et mystérieux recoins du Paris révolutionnaire, d'où surgissent par instants les figures fiévreuses des Danton, des Marat, des Robespierre ! Tour à tour, l'action nous transporte haletants dans ces milieux extrêmes et nous fait assister, entre autres, à la

lutte sans merci que se livrent deux hommes opposés par une mortelle rivalité. L'un, belle et noble figure, le Comte de Fersen, qui aime en secret la Reine et dont l'unique but, la seule raison de vivre, est de la défendre, de la protéger au péril de ses jours. L'autre, figure sournoise, haineuse, le Chevalier de Mallory, autrefois éconduit par la Reine, et qui ne reculera devant aucune lâcheté pour perdre la famille Royale à laquelle il a voué depuis une haine féroce. C'est lui, en effet, qui, en tirant traîtreusement du Château sur la foule — prête à se retirer après avoir obtenu du Roi la signature d'un décret — blessera mortellement une jeune fille, provoquant ainsi la colère du peuple et la ruée implacable de celui-ci vers le Palais. Et l'on voit cette foule, menaçante et désormais sans pitié, s'engouffrer par le grand escalier de marbre....

renverser tout sur son passage. On voit le brave de Fersen — dont l'héroïsme sauvera du massacre la famille Royale — tenir en échec, de son épée, jusqu'à l'intervention de La Fayette, les piques et les faux déjà rougies pointées vers lui... Et l'on reste saisi par ce tableau farouche qui nous fait réellement revivre la grande tragédie de 1789 ! Mais ce ne sont là que quelques scènes parmi tant d'autres qui, pour ne point être toutes aussi tumultueuses, n'en sont

Le Petit J. MUNIER (*L'Enfant Roi*)

vision des temps passés qui s'offre dans toute sa rigoureuse exactitude à nos yeux étonnés. Quoi de plus majestueux que ces grandes salles de l'incomparable palais où revivent, comme par miracle, Marie-Antoinette et sa cour, avec en premier plan le Dauphin, *L'Enfant-Roi* aux cheveux blonds, dont la grâce charmante attendrit les cœurs les plus froids !

Quels contrastes puissants entre ces vues idylliques, paisibles et pleines de fraîcheur du grand parc



A Versailles. — Louis XVI, la Famille Royale et le général La Fayette.

pas moins rendues avec un réalisme angoissant. Le petit Dauphin, dont la seule vue a apaisé les clameurs de mort, par le geste adorable de sa main menue envoyant des baisers à la foule, y joue un rôle de premier plan singulièrement émouvant. Contraste attendrissant avec sa frêle jeunesse, c'est lui qui se trouve être le pivot de toute cette action formidable ! En définitive, il semble difficile de ne pas être empoigné par l'intérêt d'un tel sujet et par chacun des tableaux dont les détails de mise en scène et d'interprétation, sont

réglés avec le plus grand souci de la vérité. Aussi, les deux premières époques présentées font-elles augurer favorablement de celles où seront retracés successivement tous les drames saillants de la Terreur. Bien plus, elles sont un encouragement certain, pour l'avenir du film historique français.

L'Interprétation

Et maintenant, on ne saurait trop insister sur les artistes de cette œuvre d'une supériorité indiscutable, et pour ne parler que des plus impres-

sionnants, je citerai en premier le petit J. Munier, dans le rôle du Dauphin. Ce jeune interprète — qui est déjà sans qu'il semble s'en douter — un grand artiste, tient son rôle avec une justesse et un naturel tout simplement surprenants ; on devine qu'il se rend parfaitement compte du haut rang qu'il occupe malgré sa jeune et charmante insouciance, et lorsqu'il offre avec une grâce ravissante sa petite main, au baiser respectueux du Comte de Fersen, il y a quelques secondes d'une émotion intense, qui provoquent à la présentation une salve d'applaudissements, et arrachent des larmes furtives à bien des yeux...

Mlle Andrée Lionel est une Marie-Antoinette très belle et d'une émouvante dignité, et son partenaire, M. Louis Sance, incarne Louis XVI avec un tact remarquable. — M. Joë Hamman dans le rôle du Chevalier de Mallory, sait se rendre avec raffinement, antipathique à souhait ; M. Vaultier lui donne la réplique en campant une fière silhouette de héros au geste énergique : c'est le Comte de Fersen, dans les yeux duquel brille la flamme ardente d'un noble dévouement.

Mlle Madys est une Mme Atkins particulièrement sincère dans sa touchante simplicité, et le Général La Fayette ne pouvait avoir de représentant plus typique que M. de Savoye.

Il convient de distinguer aussi, Mme Dumont qui nous révèle une gracieuse Mme Elisabeth, ainsi que Mlle Georgette Sorelle, fort sympathique dans le rôle délicat de Mme de Fourzel, gouvernante du Dauphin. M. Argentin, en Comte de Provence a fait une création des mieux réussies, et il faut se garder d'oublier M. Rémond qui fut Turgy, le divertissant écuyer de De Fersen.

En somme, nous avons le droit d'être fiers de cette interprétation de choix qui satisfera — nous n'en pouvons douter — les critiques les plus difficiles et impressionnera les spectateurs les plus blasés.

Mis encore en valeur par une photographie adaptée avec un goût parfait, *L'Enfant-Roi* qui est avant tout, une œuvre de haute tenue et de grand style, prouvera désormais que l'Art Cinématographique est, loin d'avoir déserté le beau pays de France.

J.-C. REYLE.

LE SECRET DE POLICHINELLE

Nous avons eu une délicieuse émotion l'autre jour au Gaumont Palace où Aubert et Vandal-Delac présentaient *Le Secret de Polichinelle*.

On connaît la pièce attendrissante et charmante où Pierre Wolf mit le meilleur de sa douce philosophie. Etonnerai-je les détracteurs du cinéma — puisqu'il y en a encore — en leur disant que la pièce n'a rien perdu à l'écran de sa fraîcheur, de

sa bonhomie, de sa délicate tendresse. Peut-être même a-t-elle gagné un peu, mais les zoïles vont prétendre que j'exagère et que je n'insiste pas.

sa bonhomie, de sa délicate tendresse. Peut-être même a-t-elle gagné un peu, mais les zoïles vont prétendre que j'exagère et que je n'insiste pas.

sa bonhomie, de sa délicate tendresse. Peut-être même a-t-elle gagné un peu, mais les zoïles vont prétendre que j'exagère et que je n'insiste pas.

sa bonhomie, de sa délicate tendresse. Peut-être même a-t-elle gagné un peu, mais les zoïles vont prétendre que j'exagère et que je n'insiste pas.



ANDRÉE BRABANT dans *Le Secret de Polichinelle*

de leur fils Henri avec la petite ouvrière Marie désespère. Henri et Marie ont un enfant. Et le sourire du bambin ramène la bonté dans le cœur des époux orgueilleux. C'est toute l'histoire. Mais il y a un secret, le secret de Polichinelle. Chacun des deux époux, l'un à l'insu de l'autre, s'ingénie à combler le petit-fils qu'il n'ose pas encore reconnaître ouvertement. Naturellement, à la fin, le secret est dévoilé. Et c'est le dernier obstacle au bonheur familial, à la pleine satisfaction des cœurs, qui tombe.

Le Secret de Polichinelle est admirablement interprété par une troupe de vedettes notoires qui mènent le jeu avec une science et une conviction parfaites.

On connaît le sujet de la pièce. Naturellement celui du film est le même. C'est le type même de cette

vieille comédie sentimentale et dramatique que d'aucuns déclaraient démodée à l'écran et qui reparait plus jeune et plus jolie que jamais. Il y fallait sans doute tout l'art et toute la subtilité de René Hervil dont le chef-d'œuvre était *Blanchette* et sera peut-être désormais *Le Secret de Polichinelle*.

Nous retrouvons donc les époux Jovenel que la liaison irrégulière

Maurice de Féraudy est comme toujours impressionnant de naturel, de simplicité touchante et de vraie bonté. Dans le rôle du grand-père il s'élève à la plus haute émotion cinématographique. A côté de lui Jeanne Cheirel en Mme Jovenel est digne et pleine d'onction maternelle.

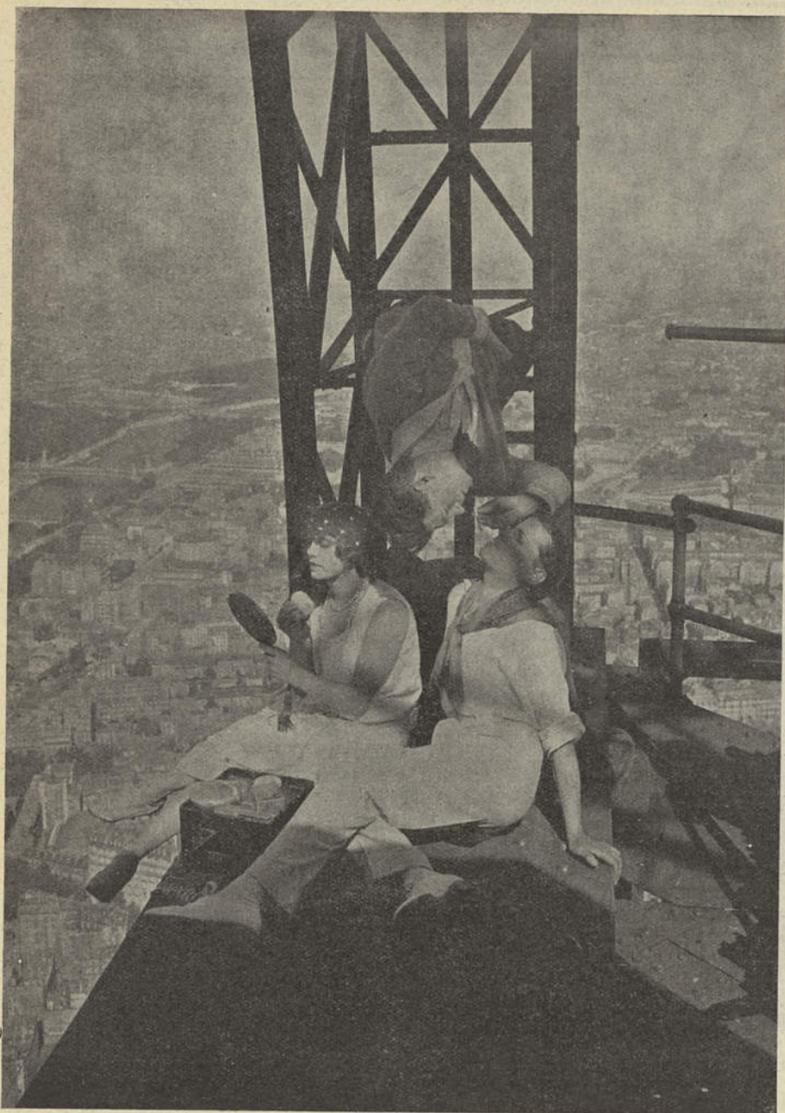
Andrée Brabant reste l'ingénue jolie et primesautière que nous connaissons. Mais la mélancolie lui sied

aussi à ravir. Signoret est un docteur Trévoux très bon enfant, tout en finesse et en subtilité.

La révélation et la joie du film c'est le jeune Sigris qui évolue, s'anime et anime la scène comme un petit homme. Sigris avec un peu d'habitude et de travail pourrait devenir un Jackie Coogan. Il a toute la spontanéité intelligente et éveillée de son collègue américain, mais vous verrez que nos metteurs en scène le laisseront là !

Aubert, Vandal et Delac, les éditeurs du *Secret de Polichinelle* peuvent être satisfaits de l'accueil du public. Le public à son tour est satisfait d'eux, comme il l'est chaque fois qu'on lui donne un beau et bon film.

ED. E.



Paris dort... — En haut de la Tour Eiffel. De gauche à droite :
Mme MADELEINE RODRIGUE, M. PRÉJEAN, M. ROLLAN.

UN FILM DANS LES NUAGES

Sur la troisième plate-forme du gigantesque clou d'acier dont la pointe menace le ciel, quelques humains s'agitent.

Averses, vent, soleil, nuages qui roulent dans l'azur, fumées qui naissent en ville, épaisses et grises, et qui meurent transparentes parmi les nuées mobiles, puissante et légère, la Tour Eiffel domine cet océan de toitures, de dômes, de cheminées, duquel monte le sourd grondement

de la vie qui s'agite — rues mouvantes, éclairs des rails qui scintillent, véhicules qui glissent, fleuve lent qui apparaît et disparaît sous les arches noires des ponts; tout est mouvement, rumeur, agitation, tandis que la longue et pointue aiguille accroche au passage les ondes, les nuages et les vapeurs.

Sur la troisième plate-forme, au dessus de tout et au-dessous du ciel, des gens sont là.

Un seul dirige les autres... Il enferme la lumière du soleil — ô magie — dans la petite boîte compliquée aux pieds fragiles et qui ronronne doucement.

René Clair tourne ici son premier film *Paris dort...* qu'il a imaginé et qu'il réalise. Les artistes sont attentifs; ils sont dix, pas un de plus, pas un de moins: Madeleine Rodrigue, Myla Seller, Vallée, Martinelli, Préjean, Stacquet, Préjean, Henri Rollan, et les opérateurs Desfassiaux et Guichard. Ils travaillent consciencieusement, sans nerfs et sans vertige — et le jeune metteur en scène dirige tout son monde avec une autorité enveloppée d'une nonchalante douceur. — Maintenant il faut faire tourner le soleil, c'est-à-dire attendre que cet astre, aujourd'hui récalcitrant, apporte sa lumineuse présence afin que les choses et les gens ne soient pas seulement ce qu'ils sont.

Et ce n'est plus dans les hauteurs éthérées que la petite boîte fragile opère, mais en bas, sur le même plancher que tout le monde, là où les vapeurs sont lourdes, les véhicules dangereux et le soleil absent.

La voûte Eiffel, d'acier courbé, se découpe comme un dessin tracé au net. L'appareil de prise de vues ronronne sans arrêt, et enferme vite, vite, cette immobilité de la tour et cette mouvance du ciel blanc dans l'ouverture des arcs de métal.

Car le ciel est désespérément blanc ou gris; l'automobile photogénique de Madeleine Rodrigue vient majestueusement se ranger à la place qui lui avait été désignée. L'opérateur installe l'appareil et tout le monde attend. Madeleine Rodrigue, la prunelle vague, attend le bon plaisir de son metteur en scène qui, lui-même, attend le bon plaisir du soleil.

Un badaud, deux badauds sont là, l'air tranquille et résolu. Peu à peu d'autres arrivent et prennent pied.

Un gamin demande: Qu'est-ce qu'on tourne? René Clair répond: la Mort du soleil.

La foule augmente... Tout le monde attend avec la même ténacité. Le metteur en scène se dirige vers sa blonde interprète; il explique un mouvement de scène. Elle a compris, ses boucles s'inclinent et tout rentre dans l'ordre — on répète encore — on s'arrête — on regarde en l'air. — Tout le monde regarde en l'air le nuage, le nuage gris, qui, comme

un gros ballon obstinément captif, étouffe le rayon qu'on espère.

Cinéma, école de patience! La foule s'amuse. Viendra, viendra pas! mais tout à coup le metteur en scène esquisse un sourire, l'opérateur vérifie son appareil, Madeleine Rodrigue sort de son rêve, et une pâle clarté jaune tombe dédaigneuse — ou railleuse — sur le capot d'or brutal de l'auto.

Un autre nuage s'avance, alors vite, on tourne la scène. Le peuple s'amuse, qui gagnera de vitesse? Le nuage qui court après la clarté jaune — l'opérateur qui emboîte la lumière... Stop! tout est terminé, victoire! Madeleine Rodrigue se replie dans ses fourrures et René Clair a allumé sa cigarette.

Demain que fera-t-on — ou plutôt que ne fera-t-on pas? *Paris dort...* Scénario d'un jeune, où l'audace, la fantaisie rivalisent, on tournera peut-être en avion, les interprètes suspendus dans les airs, ou bien à la cime d'un arbre.

Paris qui dort, ou bien s'éveille, ne s'étonne plus de la hardiesse de ceux qui enregistrent une de ses palpitations.

Et dans tout ce mouvement, ces ascensions, ces fuites éperdues, le petit appareil sur ses pieds fragiles ronronne obstinément laissant loin, si loin derrière lui, le doux et monotone ronronnement du rouet de nos grand-mères.

MARIANNE ALBY.

Paris dort... — Une bataille au haut de la Tour Eiffel. MM. PRÉJEAN et ROLLAN.



Derrière l'Écran

FRANCE

M. Jean Epstein vient de terminer, au studio Pathé, la prise de vues de *La Belle Nivernaise*, d'après le conte d'Alphonse Daudet, avec comme principaux interprètes: Blanche Montel et Maurice Touzé, MM. Pierre Hot et J. D. Evremond.

M. Hugon vient d'engager Mlle GINETTE MADDIE, qui a déjà tourné avec lui *le Diamant Noir* pour tourner une série de films dont le premier sera *La Gitana* (La Petite Gitane), d'après Michel Cervantès.

Ce film sera édité par Pathé-Consortium-Cinéma.

Au sujet de *L'Empire du Soleil*.

M. Jean Benoît-Lévy, désireux de confier l'exploitation du film qu'il est en train de faire tourner, *L'Empire du Soleil*, à une maison de location nettement spécialisée dans les grands films de voyage et de documentation et ayant déjà fait ses preuves dans cette branche de la location plus particulièrement délicate, vient de demander au Film Triomphe la diffusion de ce film qui sera certainement une des grandes attractions de la saison prochaine.

Rappelons que le Film Triomphe a déjà exploité avec le plus grand succès *L'Expédition Shackleton au Pôle Sud*, *L'Eternel Silence* et va sortir prochainement *Au Pays des Pagodes et des Eléphants*.

Le choix de M. Jean Benoît-Lévy ne pouvait donc pas être plus heureux.

Königsmark vient d'être terminé, et nous aurons sans doute bientôt le plaisir de voir cette œuvre à l'écran. Mais qui pourrait se douter des complications fâcheuses survenues au cours de la réalisation du film! Marcy Capri fut victime d'un accident de cheval, — Huguette Duflos contracta une pneumonie suivie de rechute. — Jaque Catelain fut défiguré pendant plusieurs semaines par un furoncle énorme, et Léonce Perret lui-même eut un commencement de pneumonie. Quand la guigne s'en mêle!

Nous apprenons que Signoret, qui avait été engagé par Delac-Vandal-Aubert, pour interpréter dans *La Bataille* le rôle de Felze, vient de rompre son contrat, d'un commun accord avec les éditeurs.

Un film des plus curieux sur la danse est réalisé et sur le point d'être achevé par M. Gerschel. Mlle Zambelli, M. Aveline et un grand nombre d'artistes de l'Opéra en sont les interprètes.

Il paraît qu'à New-York on débaptise les cinémas et qu'on leur donne le nom des grandes vedettes.

On nous dit que *Le Bonheur conjugal* et *Cœur léger*, de Robert Saisdreau auraient été vendus pour l'Amérique.

Ce n'est que maintenant qu'il nous est permis de voir à l'écran *Le Diamant vert*, de Pierre Marodon ; et cependant ce film fut tourné en même temps que *L'Atlantide* !

On dit que dès la fin de *La Bataille*, Sessue Hayakawa retournera en Amérique, et passera par le Japon.

France Dhélia, la belle et émouvante *Sultane de l'Amour*, serait dit-on, engagée pour tourner quatre films sous la direction de M.G. Roudès.

Nous apprenons que Pearl White vient de commencer à tourner aux studios d'Épinay, sa nouvelle production, intitulée *Terreur*.

Werther va être réalisé par A. Ryder, et Gina Palerme interprétera le rôle de Charlotte.

"*L'Empire du Soleil*" au secours de *l'Empire du Levant*.

Notre collaborateur et ami Edmond Eparaud vient de terminer le montage de *L'Empire du Soleil*, un grand film qu'il a composé à la gloire de la Provence et de Mistral. Ce film sortira très prochainement. La première représentation sera donnée au Trocadéro au profit des victimes de la catastrophe du Japon, et sous le patronage des plus hautes personnalités.

L'Empire du Soleil qui a été produit par l'Édition Française Cinématographique sera édité par Triomphe.

ANGLETERRE

Les Lynch Exclusives sont prêtes à recevoir des offres pour les droits d'édition britannique de quelques films de première qualité, soit en location ou vente. S'adresser d'urgence aux Lynch Exclusives, 68, Garden Street-Manlesfield-Angleterre.

AMÉRIQUE

C'est en mettant au monde son enfant qu Mrs Ralph Graves, la femme de l'excellent artiste de *La Rue des Rêves*, est décédée à Hollywood.

La sœur de Lois Wilson vient de faire ses débuts à l'écran dans : *Fair Week* avec Walter Hiers le nouveau Fatty de la Paramount.



La délicieuse GERTRUDE ASTOR

La partenaire de Charles Ray dans son nouveau film *The Courtship of Miles Standish* est la gracieuse Enid Bennett.

La petite japonaise Anna May que nous vîmes souvent dans les films de Pearl White vient d'obtenir un gros succès personnel dans *Drifting*, aux côtés de Priscilla Dean.

Ramon Navarro tourne *Scaramouche*, avec Rex Ingram. Sa partenaire est Alice Terry.

Alice Joyce vient de faire sa rentrée à l'écran dans *The Green Goddess*, aux côtés de George Arliss.

Betty Blythe possède un coiffeur attitré qui, à la ville et au studio, ne la quitte jamais.

Les partenaires de Thomas Meighan dans son dernier film *The Neer Do Well* sont Gertrude Astor et Lila Lee.

Lloyd Hughes, le sympathique jeune premier de *Tess* est marié à Gloria Hope.

Estelle Taylor, célèbre vamp, vient de commencer *The Children of Jazz* sous la direction de Jerome Storm.

Doris Kenyon, une des plus charmantes ingénues de l'écran américain, est, en même temps, remarquable écrivain. De même Louise Fazenda, qui, très souvent, rédige sa publicité elle-même et s'est dernièrement interviewée dans un magazine américain.

YANKEE.

LES PRÉSENTATIONS DE LA QUINZAINE

Avec les premières pluies de septembre, l'activité renaît tant dans les maisons d'édition que dans les établissements. Chaque éditeur tient à faire une rentrée sinon sensationnelle, du moins honorable et la production de la nouvelle campagne 1923-1924 s'en ressent heureusement.

Les présentations spéciales à Marivaux, Linder, Artistique, Select, Gaumont ont de plus en plus la faveur des éditeurs. Je ne parle pas des exploitants qui, cependant les premiers intéressés, n'y assistent guère. Par contre, la Mutualité où les exploitants se sentent vraiment chez eux semble devoir être à peu près abandonnée en ce début de saison. Est-ce une nouvelle orientation des mœurs cinématographiques ?

La Mutualité avait fait cependant l'an dernier, un réel effort pour améliorer sa projection qui était un peu moins vertigineuse et son orchestre qui était l'égal des meilleurs. Et la Mutualité, c'était bien commode ! mais passons !

Le mois de septembre fut particulièrement brillant. Il débuta par un chef-d'œuvre franco-russe *Le Chant de l'Amour Triomphant* où l'art de Tourjansky crée un véritable style décoratif cinématographique. La grande salle Gaumont qui semble un peu prise de court l'afficha aussitôt. Elle fit très bien.

De bonnes choses, solides et honnêtes, figurèrent à la « semaine » inaugurale des Etablissements Gaumont. Regrettons seulement que le film français y soit en minorité, puisque sur douze films présentés trois seulement étaient sortis de nos studios. 25 0/0 de production française, c'est peu, ce n'est pas assez ! Ce trio quintessencié était constitué par *L'Espionne*, d'après Sardou, mise en scène d'Henri Desfontaines, *Le Gamin de Paris*, mise en scène de Feuillade et *Geneviève*, d'après Larmartine, mise en scène de Léon Poirier. Les deux premiers films plairont au public populaire par leur saveur forte et leur verve gouailleuse. *Geneviève* s'adressait surtout aux délicats, mais il est certain que Léon Poirier n'a pas réussi son tour

de force de *Jocelyn*. Le sujet n'avait pas le même souffle et si le talent de l'adaptateur s'est maintenu aussi subtil, aussi pur, le fond de drame et d'émotion a manqué. *Geneviève* n'en reste pas moins un livre d'images animées extraordinaire.

Alors qu'Aubert annonçait *Le Secret de Polichinelle*, mis en scène par René Hervil, d'après la pièce de Pierre Wolf, et dont je parlerai la prochaine fois, les films Legrand présentaient une œuvre charmante, d'un sentiment et d'un style bien français, *Ferragus*. Balzac et sa romanesque *Histoire des Treize* fournirent le sujet dont Gaston Ravel tira le plus habile parti. L'action évolue dans un milieu Restauration « que nous n'avions pas encore vu au Cinéma » déclare la notice. C'est possible, cependant nous avons tant vu de milieux depuis vingt ans que la petite machine tourne ! Délicieuse évocation de grâces surannées où l'on regrette la pureté noble de l'Empire et le goût raffiné du Louis XV, mais qui nous charment comme de très vieilles choses que nous aurions un peu connues et aimées dans une lointaine enfance !

Peut-être Ravel a-t-il trop atténué la farouche grandeur du drame balzacien sous les fleurs légères de la distinction. Sa conclusion personnelle donne à une sombre histoire romantique l'allure d'une idylle anglo-saxonne. C'est bien dommage que la tyrannie commerciale — car je crois comprendre les raisons — nous impose encore de tels irrespects et de telles inconséquences. L'art cinématographique ne peut qu'en souffrir sans aucun profit pour personne même pas pour les éditeurs.

Ferragus est admirablement interprété par Elmière Vautier qui a le charme, la fantaisie, la tendre ingénuité d'une vraie ingénue, René Navarre, acteur de grand style décidément voué aux rôles d'anciens forçats sympathiques, Lucien Dalsace et Stewart Rome, très en place.

Un beau, très beau film étranger se détache nettement de la compétition extra-nationale. Il est anglais et c'est *La Reine Elisabeth*. Ce fragment d'histoire britannique est attachant comme un roman d'aventures et il est interprété par une femme charmante, toute de grâce souveraine, lady Diana Manners.

La Reine Elisabeth est édité par

les Etablissements Bancarel qui recueille un succès mérité.

L'histoire britannique est à la mode. Rosenvaig nous présente *Le Roi Mendiant* où nous voyons le prince Georges, fils du roi Henry VIII changer d'habit et de condition avec un jeune gueux. Ce prince de Galles voulait, paraît-il, tâter de la misère... naturellement, il en a vite assez et il n'hésite pas à démasquer l'imposeur au moment où celui-ci va se faire couronner roi, après la mort d'Henry VIII. Ce peu vraisemblable conte de fées est délicieusement interprété et mis en scène.

Mais revenons au film français. Pathé-Consortium nous a convié à *Cœur Fidèle*, un nouveau travail de Jean Epstein dont la fécondité tient vraiment du prodige. Je n'ai pas compris le sens des quelques murmures que ce beau film a provoqués à la Salle Marivaux. Le public des présentations spéciales aurait-il un tel mépris de l'esthétique ! On ne peut pourtant pas se limiter au mélo populaire et il faut songer à nourrir les esprits délicats, s'il y en a encore. Je crois plutôt qu'Epstein est victime de sa jeunesse et de son bonheur. Tant de vieux et d'infortunés crouissent ! *Cœur Fidèle* qui développe une ingénieuse psychologie est admirablement défendu par Mathot, Van Daële et Gina Manès.

ROBERT TRÉVISE.

Dans notre prochain
numéro :

COMMENT SESSUE HAYAKAWA TOURNE "LA BATAILLE"

Illustré de photographies
inédites.

Retenez de suite ce numéro
chez votre marchand habituel.

Les Romans de "Cinéa"

CHAGRINE

Demoiselle Photogénique
par Louis Delluc

— Gamineries, tout cela. Gamineries et suppléments. Il y a aussi le metteur en scène qui tient à engager beaucoup de figurants, beaucoup de figurants très chers — mais qui se fait ristourner cinquante pour cent de leur cachet. Il y a aussi le metteur en scène qui tient à engager beaucoup d'interprètes, beaucoup d'interprètes bon marché, et qui, ne les utilisant pas, les fait engager ailleurs, à de meilleures conditions, avec un petit partage, voilà tout. Ce sont des gamineries. Gamineries et suppléments.

Il y a tout de même des metteurs en scène sérieux. Pourquoi ne leur confiez-vous pas votre argent ?

— Vous perdez la tête, jeune homme. Et vous ignorez tout de ce jeu là. D'abord l'intermédiaire, le Caligari, ne m'amènera jamais un metteur en scène sérieux. Et puis que me dirait le metteur en scène sérieux ? Que je rentrerai peut-être dans mes fonds, mais avec bien des difficultés et du retard. Vous trouvez cela intéressant ? La fripouille m'annonce des bénéfices démesurés je sais qu'il ment. Mais ce qu'il dit est si agréable ! C'est l'espoir. C'est l'illusion. Et l'illusion, mon cher Monsieur, en matière de finances, croyez-moi, l'illusion c'est tout.

— Bon, admettons que le metteur en scène...

— Et les artistes ? Ah ! Ah ! vous allez oublier les artistes.

— Certes une vedette de talent se paie fort cher.

— Vous n'y êtes pas. Le talent est pour rien cette année. Et d'ailleurs est-il jamais question de donner le premier rôle à un artiste de talent ? Il faut s'occuper d'abord de la maîtresse du loueur, de la filleule d'un agent de change, de l'amant d'une sociétaire de la Comédie Française, ou dans les cas de grand lancement, de la jeune fille qui a tué sa mère ou du poilu qui a désossé quelques demoiselles à passions. Comme ces gens-là n'entendent rien au cinéma-tographe, il est indispensable de leur donner beaucoup d'argent pour les encourager à apprendre leur métier. Voilà.

— Voilà, car le film est terminé et vos pertes...

— Nos pertes commencent. Car

nous passons le film au loueur. Le loueur est un grand homme. Il signe du matin au soir des contrats splendides qui garantissent tout et le reste. C'est lui qui se charge de lancer le film : il le soutient par une publicité qui ferait jaunir d'envie M. Félix Potin, par des affiches d'un goût indiscutable, par des locations brillantes dans les plus grandes salles de Paris. Cette fois le banquier peut avoir le sourire, un sourire de bébé Cadum prêt à tous les événements. Le loueur est un pauvre homme à plaindre. Il a une ou plusieurs autos, un hôtel, un château dans le midi, mais il vous avoue, il vous prouve qu'il perd sur tous les films. Quand vous lui parlez des garanties, du contrat, des bénéfices, il est parfois assez naïf pour se fâcher et vous montrer la porte. Le plus souvent il nous tire les larmes des yeux en ouvrant ses livres devant vous. Les chiffres sont les chiffres. n'est-ce pas ? Et si vous saviez les frais que ces Messieurs ont eus et la peine qu'ils se sont donnée pour imposer un film, dont personne ne voulait. Vous pensiez récupérer cent mille francs ? Mais malheureux le loueur en a perdu deux cent mille pour vous faire plaisir. Bien entendu, c'est un gentleman, il ne vous réclame rien. Déchirons le contrat, la comédie est finie.

— Au moins, vous avez alors la ressource de la vente à l'étranger.

K... sursauta.

— Les films français... grogna-t-il.

— Il est vrai que les films français se vendent peu et mal à l'étranger.

Mon ingénuité rendit au banquier son sourire de salon.

— Les films français, jeune homme, se vendent beaucoup, se vendent très bien à l'étranger — mais ça ne se sait pas. Où irions-nous, si on le savait ? A une guerre peut-être. Le français est discret, de par sa nature. L'agent de vente de films pour l'étranger est plus discret encore. Il perd encore plus que le loueur. Il perd même les films.

Vous croyez qu'il a traité pour la Scandinavie ? Il vous dira un an après que c'était pour la Turquie, où le change est si bas que ce n'est pas la peine d'en parler. Il ne parle jamais des pays où l'on paie en livres, en dollars et en pesetas. Des gens bien curieux ou qui ont le temps de prendre garde à ces fichaises disent que nos films circulent bien plus qu'on ne croit en Angleterre, en Amérique, au Brésil, sous des titres nouveaux, il est vrai, et arrangés avec un peu de fantaisie, mais de tout cela il ne saurait être question entre le commissionnaire et vous, il a bien autre

chose à penser. Et il est si pauvre. Et il est si malheureux. Depuis les larmes du loueur, le banquier est renseigné sur la douleur humaine. Enfin, je vous le demande, pourquoi un commissionnaire de films ne gagnerait-il pas sa vie, comme les autres ? Le banquier doit tout de même servir à quelque chose.

— Jusqu'à ce que sa poche soit vide.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Vous prenez bien la chose.

— Je ne peux pas être le seul à ne rien prendre.

— Nous ne parlons pas d'incorrection, d'indélicatesse, de v...

— Pas si bête, jeune homme, on se ficherait de moi. Ah ! pourtant, j'ai une histoire sur le cœur, une histoire grossière et qui a failli me dégoûter du cinéma.

Il devient rouge de colère.

— Vous connaissez V. R. le metteur en scène. Il m'a fait un joli coup. Figurez-vous que j'avais eu la faiblesse de jeter un coup d'œil sur ses comptes. L'ensemble était impeccable, mais qu'est-ce que je découvre à la rubrique : accessoires ? Ceci : Une bouteille de porto, dix huit francs. Vous entendez ? Dix huit francs ! Du porto ! Il y en a de moins cher. Et de l'eau colorée dans une bouteille en fait le même effet à l'écran. V. R. m'a expliqué qu'il fallait absolument griser son interprète pour la vérité du drame et le griser au porto. Il ne savait donc pas jouer un rôle, cet interprète ? Du porto ! Dix huit francs ! Ah j'étais furieux...

J'ai arrêté le film, faute de pouvoir faire arrêter le metteur en scène. Il gémit, amer et cruel, mais digne : — Dix huit francs ! Du porto. C'est vraiment moquer le monde. Il choqua la table d'un poing moins « Régence » et conclut : — Dix huit francs ! Zut, alors !

X

Et Chagrine, me direz-vous, qu'est-elle devenue ?

J'allais justement vous le demander.

L'échec de nos diverses tentatives pour faire de Chagrine une célèbre. Vera Johnson m'a lassé un peu. C'est une aventure où tout a mal tourné. Toutes les aventures de cinéma ne vont pas de ce train là Dieu merci, et pour le moment. Je demande à changer d'air. Faire autre chose ? Peut-être, mais surtout, oh surtout, ne plus voir les figures qui illustrent (mal) le petit roman cinématographique de Chagrine.

Je n'ai revu personne, mais je suppose que ces divers figurants n'ont pas changé d'emploi.

cinéma

cinéma

Fabiolat continue d'apprendre par cœur la Correspondance des Revues Cinématographiques. Gloupier cherche et trouve peut-être de gentilles débutantes à protéger. Chinouelle, metteur en scène épris de « genre mondain » et de « belles manières » hurle toujours de superbes invectives pendant les scènes d'amour. Et ainsi de tous les personnages de cette histoire. Pourquoi feraient-ils autre chose que ce qu'ils savent — si j'ose m'exprimer ainsi — faire ?

Nada continue, paraît-il, de faire « des affaires » c'est-à-dire de grapiller de l'argent dans les affaires des autres. Il a trouvé mieux que Vera Johnson. Il pilote une vieille illustre danseuse couverte de bijoux monumentaux. Ce qui lui permet d'en offrir de plus petits à de plus fraîches gigolettes.

Monsieur Mouillote ne maigrit pas. Il laisse venir à lui les petits chacals affamés mais il ne leur donne rien. Je suppose que les écroutant vanter tel ou tel miroir à com-

mandite, il pense : « J'en vends », sans sourire. Et on ne l'achète pas.

Le banquier K... est plus banquier que jamais. Le cinéma n'est pas près de l'intéresser. Pour un banquier, le jeu des changes, dollar, dollar, quand tu nous tiens !, est autrement amusant.

Quand à Chagrine....

Je pense qu'elle a déjà oublié cet épisode agité et que la voilà retournée à son passé monotone. Non qu'elle ait regagné les campagnes de son adolescence. Elle est dans les bars, où elle danse sa vie en buvant les heures et l'espérance — avec une paille.

Le cinéma ne lui a pas réussi. Lui en veut-elle ? Non certes. Elle doit se rendre compte — après — qu'elle a eu tort d'y croire si naïvement. Elles sont comme Chagrine des centaines et des centaines qui rêvent d'un cinéma où tout est amusant, facile, prodigieux. Les communiqués biographiques des Stars d'Amérique ont fait beaucoup de mal et j'aime

mieux n'en pas calculer les ravages. Un début dans le *Filmland* ne comporte pas nécessairement des Gloupier, des Chinouelle, des Nada et autres tapirs, mais il comporte toujours des déceptions et de hargneuses difficultés. Pour les supporter, pour les vaincre, il faut la vocation, rien de plus.

Qui a la vocation ?

Chagrine avait la vocation de placer son petit cœur, mais ce n'est pas suffisant pour égaler Mary Pickford. Si vous n'avez pas la vocation gardez votre métier. L'agriculture et la dactylographie manquent de bras. Et dans les dancings il y a de la place pour les petites alliées. Remarquez que je ne vous donne aucun conseil pour choisir entre la machine à écrire et le tabouret des grands bars. Et après tout si vous voulez tâter du ciné, ne vous gênez pas. Cela vous fera, comme on dit, mesdemoiselles, voir du pays.

FIN

Les Résultats de notre Enquête du "DÉCOR NATUREL"

« Nous sommes particulièrement heureux du succès considérable remporté auprès de nos lecteurs par notre Enquête du Décor Naturel. Nous avons reçu de tous les coins de France, de très intéressants envois. Nous en publions les plus marquants aux pages 12 et 13 de ce numéro. Voici les noms des concurrents les plus remarquables :

M. P. BUISINE, dont l'envoi a paru précédemment (*Cinéa* n° 98).

M. FRED RESTREPO (*Cinéa* n° 95).

Mlle RENÉE HAMON (*Le Petit Village Breton*).

Mme ROYER (*Les Gorges du Doubs*).
Mlle GERMAINE FUSTER (*La Côte d'Azur à Juan-les-Pins*).

M. MARCEL BERNARD (*Les Bords de l'Orb, à Béziers*).

Mlle YVETTE ADER (*Le Bourg d'Oisans, Dauphiné*).

Mlle PÉMARIN (*Les Gorges de la Diosar*).

Mlle YVES LECOMTE (*Le Pont Romain de Saint-Etienne de Baïgorry*).

Mme PIERRE POTENTIER (*La Tour de l'Ermitage*).

Mlle BERTHE VAN REETH (*Le Château Féodal de Carcassonne et le Cirque de Gavarnie*).

Mlle R. BRETONVILLE (*Le Port de Boulogne*).

Mlle MADELEINE GUILLET (*Une Rue du Vieux Ténès, Algérie*).

Mlle AUGUSTA PAGÈS (*Les Arènes de Nîmes*).

M. JULIEN PAUCHAUD (*La Lieutenance de Honfleur*).

Ainsi, d'un peu partout, de Bretagne ou des Pyrénées, de la Manche à la Méditerranée, du Pays Basque à la Savoie, les lecteurs de *Cinéa* ont voulu donner ces témoignages de la beauté et de la diversité de notre décor naturel. Nous les en remercions vivement. Nous ne songeons pas, bien entendu, à proclamer la supériorité de l'Extérieur sur l'Intérieur de studio en matière de cinégraphie. Nos metteurs en scènes connaissent trop leurs avantages et défauts réciproques. Mais nous avons voulu rappeler à tous la situation unique de la France quant à ses ressources de décor. Tandis qu'en Amérique il faut couvrir des centaines de milles pour trouver la montagne désirée, le désert exigé par le film, nous avons tout sous la main, à quelques heures de chemins de fer. L'Étranger vient en foule chaque année pour visiter nos villes et contempler nos paysages. Pourquoi ne pas les lui montrer plus souvent sur les écrans, non pas en documentaires isolés, mais mêlés aux films d'action, comme les descriptions de nature illustrent nos romans ?

Merci encore à nos lecteurs de nous avoir aidés, non seulement à ceux dont les envois ont été publiés, mais aussi à M. ALBERT GALON, Mlle CÉSY JACOT, M. PIERRE CAYER, Mlle G. GROIZELIER, Mlle CHAUSSALET, M. MARCEL GOUGART, M. J. DUFOR, M. MAURICE RESTREPO, M. RENÉ CANTIN DE PRÉVILLE (Cologne ne peut être compris dans notre Concours). M. NOURLIAN FRINGHIAN, Mlle ODETTE BASTET, M. BOB RUDDAY, Mlle G. BORDES, M. G. FOURNIER, Mlle HUGUET, M. GILBERT DORSAZ, Mme LEFORESTIER, Mlle A. MARTINEZ, Mlle E. PAOLI, M. FRANÇOIS MONICO, Mlle S. BUGEAUD, Mlle FAYAC, M. YVES LECOMTE, Mlle LINA PÉE, Mlle PAULE PÉRÉ DE NODREST, Mlle MARIE-LOUISE DELVERT, M. LOUIS DOAT, Mlle YVONNE BÉNÉBENT, Mlle A. ROYER, Mlle S. WARRIQUEAUX, Mlle R. LANDRIN, Mlle SACHET, M. MARCEL VIGUIER, Mme R. DE BONNAY, M. PAUL BOULLIÉ, Mlle YVONNE CHAUDRU, Mlle G. DE LÉOTARD, M. EMILE LEROUX, M. J. MOULIGUÉ, Mlle PAULETTE BOCU.

Le Concours reste ouvert quelques temps encore, dans l'attente de certains documents intéressants concernant les châteaux français peu connus ou tout à fait inconnus. Nous ne mettrons fin à cette enquête qu'au moment du Salon du Cinéma, qui aura lieu prochainement, et c'est alors que nous distribuerons les prix.

Cinéa.



LES ARTISTES ASSOCIÉS S. A.

présentent en exclusivité

à la Salle Marivaux

MARY PICKFORD

dans sa dernière création

TESS AU PAYS

DES HAINES